

Cent minutes

Julien MORIT

CENT MINUTES

Roman

DU MÊME AUTEUR :

32 possibilités

ISBN : 979-10-227-0252-2

© Julien Morit

<http://www.8080mots.com>

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Aux portes poussées, ou non...

Prologue

Margareth Winman se tenait devant l'entrée de l'appartement de son fils. Elle avait sonné et attendait une réponse. Mais rien, pas un bruit. Elle retenta la sonnerie accompagnée cette fois de frappes appuyées sur la porte.

– Allan, tu es là ? Réponds-moi, c'est maman !

Toujours rien. Elle tourna la poignée et fut surprise de voir que la porte n'était pas verrouillée. En entrant dans la pièce principale de l'appartement que son fils occupait depuis bientôt quatre ans, elle fut saisie par un mélange d'odeurs de sueur, de nourriture avariée et de linge sale.

– Allan, c'est moi, où es-tu ?

Margareth actionna l'interrupteur et découvrit un vaste capharnaüm. Une explosion, c'est le mot qui convenait devant un tel spectacle. Manifestement, le sol n'avait pas vu l'ombre d'un aspirateur depuis plusieurs mois et les murs avaient dû servir de support pour une expérience artistique, recouverts qu'ils étaient de taches en tout genre. Un peu partout, des pots de yaourt vides ainsi que des restes de plats cuisinés avaient recréé la vie. Des fruits pourris, des cadavres de bouteilles de vin et des restes de pizza, toujours dans leurs boîtes, recouvraient les trois bureaux se faisant face. Partout, des vêtements éparpillés, comme si la machine à laver avait explosé en marche, mais sans lessive, vu l'odeur s'en dégageant. Margareth évita tant qu'elle put les obstacles en continuant d'appeler son fils.

Avançant plus avant dans l'appartement, elle passa au centre de l'univers informatique formé par trois bureaux.

Pas moins de cinq PC ainsi que deux ordinateurs portables étaient allumés, couvrant presque la musique sortant du petit poste radio dans la cuisine avec le bruit de leurs ventilations. L'atmosphère chaude, saturée de poussière était difficilement respirable pour un non-habitué. Heureusement, Allan n'avait pas cette mauvaise habitude de fumer, sinon, on y restait à coup sûr.

Elle regarda les écrans où défilaient des données complètement abstraites. De fait, trois écrans "compilaient" les chiffres, un autre affichait un logiciel de messagerie, le dernier des PC étant figé sur un écran bleu. Les deux portables, quant à eux, paraissaient liés entre eux à la manière d'un multi-écrans, avec une image de ville en fond et des lignes de codes à leurs bases. Une manette de jeu était posée à côté et le mot "PAUSE" clignotait en orange.

Continuant d'explorer le monde d'un fils qu'elle n'avait pas vu depuis au moins six mois, elle sentit l'inquiétude grimper en elle. Même s'il était tête en l'air, il n'aurait pas oublié leur rendez-vous, fixé deux jours auparavant. C'était son anniversaire quand même ; elle arrivait sur ses 58 ans. Cela devait être les retrouvailles avec un fils qu'elle avait senti s'éloigner doucement depuis son entrée dans cet appartement, malheureusement il n'était pas là pour l'étreindre. Elle continua de l'appeler en se dirigeant vers la cuisine.

En y pénétrant, elle vit une reproduction de la première pièce en pire. Depuis combien de temps sa progéniture n'avait-elle pas utilisé une éponge ? Les casseroles, poêles et autres ustensiles de cuisine étaient entassés dans l'évier. Les poubelles débordaient, les torchons avaient atteint le stade de non-retour à leur couleur normale, la plaque électrique était maculée d'éclaboussures. La petite table, au milieu de la pièce, servait manifestement d'établi. Des carcasses de PC démontés, des composants électroniques, des sacs antistatiques ainsi que des boîtes en carton étaient éparpillés dessus.

Sur un des plans de travail encombrés, elle vit le voyant de la cafetière allumé. Le bol en verre était tiède. La radio chantait les tubes d'une station généraliste qu'Allan ne pouvait supporter d'habitude. Elle ne comprenait pas ce qu'il se passait. Lui qui habituellement était propre, ordonné et ne buvait pas de café. Ce fils qui, bien que célibataire, vivait comme s'il était en couple, avec ses petits repas mitonnés et ses soirées télé. Qu'avait-il donc bien pu se passer en six mois qui le changea à ce point ?

Elle retourna dans la pièce principale et s'assit devant les PC, espérant trouver quelques indices à même d'apaiser ses inquiétudes. Installée sur le fauteuil défoncé de son informaticien de fils, elle contempla l'écran avec la page messagerie affichée. Margareth fut surprise de voir que la session était restée ouverte. Prenant la souris, elle glissa jusqu'à l'onglet "Boîte de réception" et cliqua dessus.

Là s'affichèrent tous les derniers messages reçus. Elle lut en travers les noms des correspondants : "Bob l'éclair", "Astro boy", "Gates is dead"... Sûrement des geeks travaillant dans le même monde qu'Allan, pensa-t-elle. Elle bascula sur l'onglet "Envoyés" et fut captée par le titre d'un des mails. Elle l'ouvrit et lut la seule et unique phrase contenue dans ce message :

"Je crois que j'ai réussi mon p'tit Greg, ça marche !"

Mais alors qu'elle lisait le mail, un nouveau arriva dans la boîte de réception dans un gong qui la fit sursauter. Elle cliqua dessus et lâcha la souris de stupeur. Greg répondait.

" Rentrez chez vous Bill Gates, Steve Jobs et compagnie, Allan l'a fait. T'es riche mon pote, RICHE !!!!!"

À 36 ans, Allan Winman était en passe de devenir une des plus grosses fortunes d'Angleterre.

1.

"Et de trois", cria Anthony en poussant ce qui restait du mur en pierres.

Les deux mètres partant de la porte de la cuisine jusqu'au mur est s'écroulèrent d'un seul tenant, dans un énorme nuage de poussière. Anthony, porté par son élan, manqua de s'affaler sur le tas de pierres qui venait de céder sous sa poussée. Julia sortit à l'extérieur en secouant le foulard lui servant de masque. C'était une belle femme, chevelure brune et yeux marron foncé, avec la taille fine et une silhouette élancée d'environ un mètre soixante-dix. Même recouverte de craie, elle avait un charme naturel.

- Je croyais ne jamais en venir à bout ! toussa-t-elle.
- Moi aussi. Tu as vu le volume que ça libère ? sourit Anthony en la rejoignant dehors.
- Oui, c'est énorme, je vois déjà comment l'aménager.

Julia s'assit sur un seau retourné et contempla le chantier tandis qu'Anthony se secouait dans tous les sens afin d'enlever le costume de poudre blanche qui le recouvrait. À ce stade, le chantier n'avait rien d'une maison. Ce n'était que terre, gravats, et bois cassé. Le tout, pratiquement perdu au milieu de la campagne anglaise, à vingt kilomètres à l'Est de Plymouth.

- On se rend mieux compte des dimensions maintenant qu'il est par terre !
- C'est clair. Il fallait bien ça, répondit Anthony en jetant la masse sur le sol.
- Pfiouuu, en tout cas, je suis vidée. On fait une pause ?

– Et comment ! Je pense qu'on l'a bien méritée. Allez, j'offre mon verre d'eau, annonça-t-il fièrement.

Passant ses mains dans ses cheveux collés par la poussière mélangée à la sueur, Julia repensa à tout ce qu'ils avaient déjà fait. Elle contemplait le travail accompli là où Anthony, lui, voyait ce qu'il restait à faire. C'était un des traits marquants de son caractère. Elle était optimiste, ne voyant que le bon côté des choses, toujours à positiver. Pourtant elle avait eu son lot de coups durs. Accidents de voiture, vols, ainsi que toutes ces rubriques qui remplissent les notices d'assurance. Ajouté à cela, elle avait dû composer avec le cancer du sein de sa mère, suivi de la dépression de son père qui n'avait su gérer l'annonce de la maladie de sa femme. Malgré tout ça, elle positivait. Quand elle se sentait flancher, elle pensait à sa mère qui s'en était sortie grâce à cette "positive attitude", et elle reprenait le dessus.

– Tu sais ce qu'on devrait faire ? cria-t-elle à Anthony toujours occupé à se défaire de la couche de craie collée à ses vêtements.

– Inventer un système pour enlever cette poussière !

– Oui, mais on devrait aussi se servir des pierres du mur que l'on vient de tomber pour faire un bar séparant la cuisine du ...

– Et l'on peindra le truc en rose, et l'on mettra une lampe bidule dessus et... merde, j'en ai assez de cette foutue poudre ! J'en ai plein les yeux. Il toussa, évacuant la craie enfouie au plus profond de ses poumons.

– Wouhoooo, du calme ! tempéra Julia en souriant.

Anthony jeta violemment sa tenue de travail par terre et plongeait sa tête dans le grand tonneau contenant l'eau de pluie qui s'écoulait de la gouttière cassée. Il était fatigué.

Déjà trois mois de travail sur cette maison et il en était toujours à casser les murs, enlever des portes et agrandir des ouvertures... Il n'avait encore rien construit. Huit heures par jour, six jours sur sept, il était las. Du coup, les sautes d'humeur devenaient monnaie courante. Julia, qui vivait toujours en France, le rejoignait une à deux fois par mois maximum, le temps d'un week-end, afin de soulager son homme. Malheureusement, le trajet, même avec des réductions, revenait horriblement cher. Une fois ajouté le coût du crédit, souscrit pour acheter la maison, le salaire du couple finissait souvent dans le rouge, rendant Anthony encore plus nerveux.

– Excuse-moi, marmonna-t-il, je me suis énervé pour rien, mais j'en ai un peu marre. L'eau coulait sur son visage, mélangée à la poudre blanche incrustée dans ses cheveux.

– Je comprends, viens là.

Elle l'essuya avec son foulard et doucement, prit sa tête, la posa sur son épaule et embrassa sa barbe de trois jours.

– Tu sais qu'elle va être très belle notre maison, murmura-t-elle à son oreille. Je sais que c'est long, mais pense au nid douillet qu'on va bientôt avoir.

– Je sais, je sais... Heureusement que t'es là.

Ils restèrent un long moment comme ça, sans bouger, baignés par l'odeur d'herbe coupée mélangée aux senteurs de la campagne en fleurs qui les entouraient.